

## Carillon

Jacques Desrosiers

---

Numéro 135, 2012

La prière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68136ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Desrosiers, J. (2012). Carillon. *Moebius*, (135), 139–145.

# JACQUES DESROSIERS

## *Carillon*

Quelqu'un en bas n'arrêtait plus de sonner. Il était pourtant convaincu que plus rien ne fonctionnait dans l'immeuble. De toute façon, il n'avait aucune intention de répondre. Mais la sonnerie devint insupportable. Il s'approcha de l'intercom, abaissa la manette et entendit filtrer une voix douce. « Vincent, c'est moi. » Presque aussitôt, il y eut une secousse au fond de l'immeuble, et l'engin se mit à monter les étages en faisant crier les poulies. Il se figurait le gros Charron dans la cabine, calme, planté en plein milieu comme une statue, enveloppé dans son éternel manteau noir qui lui descendait jusqu'aux chevilles et qui devait avoir ramassé de la saleté sur les terrains autour.

Le bruit s'arrêta net. Il entendit les portes coulisser, cogner, puis ses pas feutrés dans le couloir, et sa masse sombre apparut dans l'embrasure, traversa la pièce comme si elle lui était familière et se laissa tomber sur la chaise.

— T'es plutôt démeublé, mon beau Vincent.

— C'est juste une place en attendant.

— Un fauteuil. Pas de table. Une belle chaise en plastique pour la visite.

Il avait eu de la misère à le trouver. Mais il n'était pas venu pour lui parler de la pluie et du beau temps. Bruno et Véronique organisaient une fête le samedi suivant.

— Elle sera là comme les autres. Si tu vas la chercher, elle va te suivre. De toute façon il faut que tu sortes d'ici, ils vont tout raser.

Il se tut, demeura vautré sur la chaise, l'air somnolent, à gribouiller dans un carnet. Vincent regardait les tours de la ville s'allumer au loin dans le soir qui tombait. Au fond de l'horizon, des files de nuages sombres plongeaient

sur les derniers filaments de lumière, qui s'étranglaient dans leurs mailles avant de disparaître. Les souvenirs lui remontaient à vif, battaient dans sa poitrine. Il ne croyait pas une seconde qu'elle frayait désormais avec ce monde-là. Il répliqua qu'il allait se débrouiller seul. Il avait haussé la voix parce que la tempête de ferraille avait recommencé dans la cage d'ascenseur. En se retournant, il se rendit compte que Charron n'était plus là. À sa place, sur la chaise, traînait seulement une feuille arrachée de son carnet.

\*

La maison était située à l'autre bout de la ville, dans un quartier où il n'avait jamais mis les pieds. Il quitta les lieux vers la fin de l'après-midi, avec l'itinéraire que Charron avait griffonné : un quadrillé des rues avec des flèches et des chiffres, au-dessus d'un trait double qui barrait des lignes ondulées. L'autobus mit une heure à traverser la ville. Arrivé au pont, le chauffeur se retourna et lui dit qu'il n'allait pas plus loin. À travers la vitre, la rivière avait l'apparence d'un gouffre dans le crépuscule qui avait commencé à gruger les contours du pont. Tout près de l'arrêt, un vieux allongé sur un banc émergea de sa couverture, se traîna jusqu'à lui et tendit la main. Vincent lui montra le plan de Charron. Le vieux le chiffonna en ricanant et le lança derrière lui. Il savait bien que ceux qui allaient de l'autre côté voulaient toujours apporter quelque chose avec eux. Vincent lui expliqua qu'il repasserait, il allait seulement chercher quelqu'un. Mais l'autre resta sourd à sa prière.

— Tu veux passer, donne.

Il racla le fond de ses poches, déposa dans sa main toute la monnaie qui lui restait, sortit son dernier billet, puis tira sur les côtés de son pantalon pour montrer qu'il n'avait plus rien. Le vieux le dévisagea encore pendant quelques secondes, et alla tranquillement se renfourir sous la couverture miteuse qui lui servait de guérite. Par terre, la boule de papier était en train de répandre son encre dans une flaque d'eau.

Une brume basse flottait sur la rivière. Avec l'obscurité qui s'était épaissie de l'autre côté, il avait l'impression d'être devant une passerelle plantée dans un tableau noir un peu barbouillé de craie. Il n'avait pas fait trois pas qu'il commença à se sentir comme aspiré par l'obscurité devant lui. Il se mit à avancer à l'allure d'un touriste qui se dépêche de quitter une ville où il s'est ennuyé, la tête toute remplie de sa prochaine destination. Plus loin, des goélands tournoyaient en poussant des cris, puis se rabattaient sur une longue roche au milieu de la rivière, relayés par une autre bande qui reprenait le même manège. Mais il continua comme si de rien n'était; peu à peu les oiseaux réussirent à étouffer la rumeur de la ville, puis leurs cris s'évanouirent, et une fois à l'autre bout il n'entendait plus que le clapotement des eaux contre les arches du pont en dessous. Quand il se retourna, c'est tout juste s'il pouvait encore distinguer le chapelet de lumières accroché à l'autre rive.

\*

Il marchait dans des rues désertes, engourdies de silence, où seules le regardaient passer de leurs fenêtres éteintes les maisons de pierre qui les bordaient de chaque côté. Une noirceur opaque avait enveloppé le feuillage des arbres le long des trottoirs, et effacé les poteaux des lampadaires, dont les bulles jaunâtres semblaient flotter dans le vide. Il déboucha dans un passage au bout duquel une grille était ouverte, à côté d'un grand panneau annonçant des terrains à bâtir. Il franchit la grille et se perdit aussitôt dans des sentiers de terre battue, lesquels serpentaient entre des massifs puis s'enfonçaient dans des corridors de verdure noire, jusqu'au moment où, de l'autre côté de la clôture qu'il longeait depuis un bout de temps sans s'en rendre compte, il vit des phares percer l'obscurité. Il fendit le feuillage, se hissa sur la barre du haut et atterrit sur le bord d'une avenue où les voitures allaient s'engouffrer dans une rue un peu plus loin. En s'approchant, il entendait les bips des portières qui se verrouillaient, puis vit tous ces gens s'empressez vers l'autre coin où une grande maison, la seule éclairée

de toute la rue, étendait de sa baie vitrée une nappe de lumière jusque sur la chaussée.

Du trottoir opposé, il observait la scène par-dessus le toit des voitures. De temps en temps, à l'intérieur, des invités venaient se coller le nez à la vitre pour épier les arrivées. Il désespéra un moment de la retrouver, fut pris soudain de l'envie de faire demi-tour. Mais il savait bien ce qui l'attendait à l'autre bout, le vacarme qui règne toujours dans les lieux les plus solitaires. Il ferma les yeux un instant, puis il fonça dans la rue, sauta sur le trottoir et s'engagea comme les autres dans l'allée, jusqu'à la petite estrade du perron. Mais quand il vint pour pousser sur la porte qui allait se refermer, la poignée s'effaça parce que quelqu'un à l'intérieur avait tiré une fraction de seconde avant lui. Bruno et Véronique lui souhaitèrent le bonsoir et la bienvenue.

Il n'avait jamais vu autant de monde dans une maison. Il joua des coudes, tournant la tête de tous les côtés, longea en crabe la piste que des invités s'étaient aménagée pour danser et, de loin, lança son manteau parmi le fouillis de vêtements qui s'amoncelaient dans la chambre. Puis il fit un saut dans la cuisine où l'on se poussait pour se servir à boire. Elle était introuvable. Il décida de se poster à l'angle du couloir, à côté d'autres invités qui regardaient les gens autour sans parler à personne. De là, au moins, il pourrait surveiller la porte par-dessus les têtes. Il arrivait encore du monde, mais les gens n'attendaient plus dehors qu'on vienne leur ouvrir. Ils sonnaient et entraient, les uns après les autres, si bien que le carillon repartait sans arrêt dans la maison, comme s'il s'amusait à essayer de rattraper sa dernière note. Mais on parlait de plus en plus fort, des explosions de rire jaillissaient de partout, et les danseurs avaient monté le volume de la musique; bientôt le carillon égrenait ses notes, ne produisant plus qu'un tintement frêle, qui semblait provenir de loin et que plus personne n'entendait.

Quand il l'aperçut au milieu d'un groupe, tout en noir comme les autres, elle eut un mouvement d'épaules comme si elle allait tourner la tête, mais il fut bousculé par un flot d'invités qui se précipitaient dans le salon, et le temps qu'il se dégage elle s'était volatilisée. Tous les yeux étaient tournés vers l'entrée où Bruno et Véronique encadraient un petit homme qui venait d'arriver. Ramassé sur lui-même, les pommettes rouges pareilles à des bonbons qu'il semblait offrir à la ronde, le bonhomme avançait parmi les invités comme un roi au milieu de sa cour, en serrant les mains des gens qu'on lui présentait. Comme les trois se rapprochaient du couloir, Vincent décida d'aller vers l'arrière. Il se frayait un chemin à contre-courant quand il reçut une petite tape dans le dos. Il tourna la tête : à deux pouces de son nez, le bonhomme à la face rougeaude le vrillait de ses petits yeux.

— Monsieur Cadieux, je vous présente Vincent, dit Bruno. Il est seulement de passage.

Véronique ajouta qu'il n'était pas un grand danseur, il n'avait pas bougé de la soirée. « Oh ! moi non plus, j'aime pas tellement danser », dit Cadieux qui le regardait d'un air affable, mais avec une lueur terrible et fuyante au fond des yeux. Il était convaincu que tous les deux s'étaient rencontrés quelque part, sans se rappeler où ni quand. Vincent lui dit qu'auparavant il donnait des concerts, mais qu'il avait tout arrêté.

— J'ai dû croiser quelqu'un qui m'a parlé de toi. C'est toujours comme ça. On me présente tellement de monde.

Mais déjà, comme la maîtresse de maison le tirait vers d'autres invités, il prit congé de lui :

— T'inquiète pas, lui dit-il sur le ton de quelqu'un qui fait semblant de sceller une amitié. On va se revoir.

Vincent s'élança, fit encore une fois le tour des pièces. Elle était peut-être allée l'attendre devant la maison. Il revint dans le salon, se faufila vers l'entrée, mais un nouveau branle-bas l'empêcha de passer. Le dos tourné au vestibule, Cadieux, manifestement sur son départ, jasait avec un groupe agglutiné autour de lui. Dès qu'il eut mis le pied dehors, la baie vitrée se remplit de monde, et tous lui envoyèrent la main. Deux ou trois fois, il se retourna

dans l'allée pour contempler la pantomime des mains dans la fenêtre. Au milieu des autres, Vincent fouillait la rue du regard, mais voyait bien que personne n'aurait osé sortir en même temps que lui. Pendant que les gens continuaient d'agiter la main, Cadieux monta dans la voiture qui l'attendait. Assis sur la banquette arrière, il baissa la vitre et les salua une dernière fois.

\*

Sa voiture avait à peine tourné le coin que plusieurs parlaient déjà de rentrer. Ils regardaient leur montre, disaient qu'il était tard et les autres répondaient : « On va y aller nous autres aussi. » Les bonsoirs étaient courts et secs. Le temps de ramasser son manteau, chacun filait vers le vestibule, qui fut bientôt transformé en entonnoir. Vincent ne put faire autrement que de suivre le flot. Une fois dehors, les gens allaient droit à leur voiture. Tout le voisinage était rempli du grincement des moteurs qui démarraient. Vincent émergea à son tour, parcourut l'allée, se planta au bord de la chaussée. Mais l'une après l'autre les voitures filèrent en trombe dans la nuit.

Le silence était tombé d'un coup dans la rue. Elle ne pouvait être encore à l'intérieur, elle les connaissait à peine. Quand il entendit un claquement de talons sur le trottoir, son cœur se mit à cogner. Il vit une ombre se profiler, reconnut sa silhouette qui pressait le pas, le visage enfoui dans le col de son manteau. Comme elle s'approchait du carré de lumière, il remarqua qu'elle n'avait plus son sac ; elle l'avait sans doute échappé dans la mêlée et se dépêchait avant qu'on éteigne. Elle passa tout près de lui sans lever les paupières, se hâta vers le perron et appuya sur la sonnette.

Elle attendit. On devait s'affairer de l'autre côté, tout était encore allumé. Elle tapa quelques coups brefs et appuya une seconde fois sur le bouton. On pouvait entendre le carillon à l'intérieur. Par la grande fenêtre, Vincent, qui s'était avancé sur la pelouse, vit les chaises en désordre dans le salon, des verres sur les tables, un manteau sur un dossier. Il se rendit compte qu'il n'avait pas le sien. L'idée lui vint d'aller leur faire signe par

l'arrière. Il s'élança vers le côté de la maison et, quand il passa à sa hauteur, elle se retourna brusquement : leurs yeux se croisèrent, il en fut comme ébloui et, emporté par son élan, poursuivit sa course. Peine perdue, dans la cuisine les stores de la porte-fenêtre étaient tirés. Il n'osa frapper et revint sur ses pas.

Elle avait disparu. Enragé, il bondit sur le perron, frappa du poing dans la porte en même temps qu'il sonna. Il s'apprêtait à frapper encore plus fort quand il figea raide : il avait l'impression qu'un œil s'était collé au judas de l'autre côté. Il recula d'un pas pour bien se montrer. Mais rien ne se passa. Il se jeta sur la poignée, l'agrippa des deux mains en la secouant de toutes ses forces, et finit par envoyer un coup de pied dans le bas de la porte. Il s'arrêta, tendit l'oreille. Puis il recommença à bûcher dans la porte et à enfoncer encore et encore le bouton, mais n'obtint pour toute réponse que l'air du carillon qui jouait sans fin à l'intérieur. Soudain, un coup de tonnerre éclata dans la nuit, puis un autre, et en se retournant il vit la pluie battante qui se mit à marteler la rue et à couvrir de glaçons lumineux la chaussée devant la maison vide.